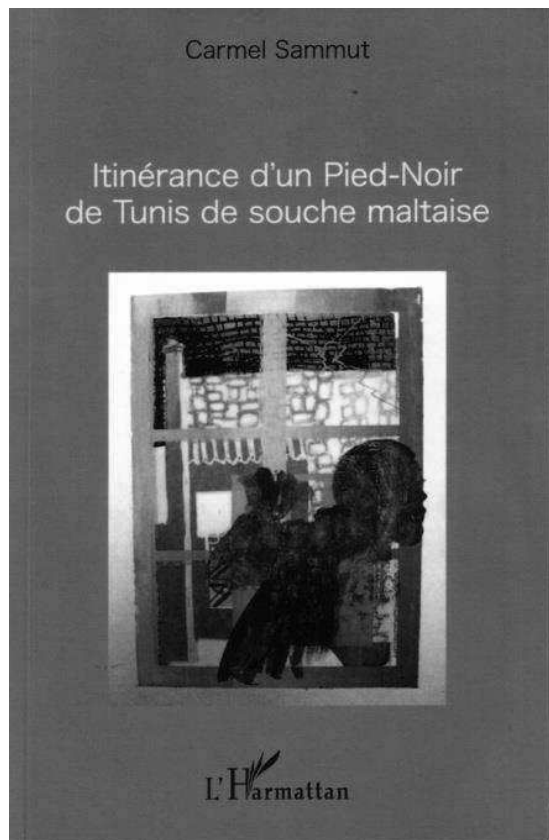




Itinéraire d'un Pied- Noir de Tunisie de souche maltaise



Carmel Sammut – L' Harmattan Paris 2017 – 232 p - (24€)

Dans ce roman, Carmel Sammut donne la parole à un professeur de sociologie à la retraite qui, guetté par la sénescence, tente de ranimer ses souvenirs. Il veut surtout remonter aux sources de la famille un père, cocher de fiacre et amateur de chevaux racés à Tunis puis à Sousse pendant la guerre, une mère francophile, mais tous deux sujets britanniques parce qu'immigrés maltais. Il revoit sa scolarité brillante au lycée Carnot de Tunis. Le départ inéluctable après l'indépendance car ils étaient rejetés par les Tunisiens comme étrangers. Une vie à recommencer en France, des aïeux préférant mourir sur place et enterrés au cimetière du Borgel. Et Malte ancestrale disparue, devenue anglophone, membre de l'Union Européenne, accueillant des réfugiés africains, devenue terre d'immigration alors que ses propres enfants autrefois

s'expatriaient car elle était trop petite et trop pauvre pour les nourrir. « Du reste les Maltais n'avaient rien à voir avec ceux de Tunisie ». Et lui, pur produit de l'Université française, se sentant l'héritier du Siècle des Lumières et de la Révolution française, tellement français, se trouve soudain déchiré lorsqu'il apprend l'attentat du Bardo, alors simple faubourg champêtre où il vécut son enfance, à l'ombre du Musée. Avant de sombrer « dans un crépuscule intérieur », il refait dans un rêve délirant les itinéraires de l'élève qu'il fut à Tunis. Il regrette aussi de ne connaître du maltais que ses parents parlaient entre eux que des bribes de chants traditionnels à la guitare sèche, entendus dans son quartier sans les comprendre. Il évoque Montesquieu et après la lecture de ce monologue vivant et émouvant, nous le questionnons aussi « Comment peut-on être Maltais de Tunisie ? »

Annie Krieger- Krynicky



Le musée du Bardo en 1908 – l'escalier des lions

Extraits du Chapitre 30

« Le temps véritable n'est pas celui de la mémoire, ou celui de l'éternel retour, il est le temps de la précarité de la présence. »

Gaëtan PICON

Cette nuit, j'ai assez bien dormi. D'une seule traite. Mon réveil est moins difficile qu'à l'accoutumée. Je remonte les volets de ma fenêtre et le soleil m'éclabousse au visage. Une très belle journée s'annonce et je me dis que c'est l'occasion rêvée de réchauffer ma vieille carcasse. Malgré des problèmes de mobilité, je m'exhorte à la mettre en mouvement. C'est peut-être le dernier printemps qui vient à ma rencontre : il faut donc en profiter. Après avoir pris un petit-déjeuner et fait une toilette rapide, j'informe Claire que j'ai envie de me promener. Elle me regarde avec tristesse lorsque je lui précise que je me rends à Tunis et que je me baignerai à la plage de La Goulette si la température de l'eau est bonne. Je n'ose pas lui demander de m'accompagner sachant qu'elle est indifférente à ce plaisir estival. Rôtir au soleil toute la journée sur une plage ne l'intéresse pas du tout. Connaissant mes origines méditerranéennes, elle admet que ce loisir est important pour moi. Je sens qu'elle ne veut pas me contredire, mais elle paraît inquiète : ma décision l'étonne et semble la mettre dans l'embarras, voire le désarroi. Elle ne croit tout de même pas que je risque de me noyer. Avec mes problèmes d'articulation et mes muscles avachis, je barboterai plus que je nagerai. Suis-je en train de demander l'autorisation à ma femme d'aller à la plage comme je le faisais avec ma mère lorsque j'habitais la Tunisie ? Un décalage dans le temps, probablement.

Pour m'y rendre, je prendrai le bus n° 3 qui relie la commune du Bardo à la ville de Tunis. Je descendrai à l'arrêt : « Rue de Rome » — celui qui me rapprochait le plus du Lycée Carnot que je fréquentais. Je remonterai l'avenue Habib Bourguiba au bout de laquelle se trouve la gare du TGM (Tunis, Goulette, Marsa). Je m'arrêterai à la Goulette, ma station balnéaire préférée, celle qui accueille la moitié des Tunisois pendant les chaleurs étouffantes de l'été.



Ancien débarcadère et fort de La Goulette en 1908

C'était encore pire lorsque le sirocco, ce vent chaud du Sud, arrivait jusqu'à la ville de Tunis : nous étions obligés de déménager –avec armes et bagages vers les plages en attendant que la fraîcheur revienne. Quelle chance inespérée d'habiter une ville à proximité de la mer, à quelques encablures à vol d'oiseau. La plage de La Marsa m'attire moins, elle reste cependant intéressante pour son fameux « Saf-Saf », une attraction touristique très prisée: un dromadaire, les yeux bandés, tourne continuellement dans un espace réduit pour faire remonter l'eau d'un puits !

Aujourd'hui, je reprends mes vieilles habitudes, celles d'un Tunisois amoureux de ces magnifiques bords de mer qui s'étalent sur toutes les villes côtières. Cela me changera évidemment de mon appartement parisien où je vis enfermé à longueur de journée. Lorsqu'on réside à Paris, il est difficile de se rendre tous les jours à la plage, il faut en avaler des kilomètres avant d'y arriver. En moins d'une demi-heure, vous vous retrouvez sur une belle plage tunisienne, celle que vous avez choisie parmi toutes celles qui s'offrent à vous. Je n'y passerai pas toute la journée pour ne pas « bronzer idiot » comme le laisse entendre ma femme. Je ferai un crochet par Tunis intra-muros pour redécouvrir les rues qui me rappelleront mes origines : la rue des Maltais, la rue Malta Srira, la rue La Valette. Je ne sais pas si j'arriverai encore à les repérer : depuis

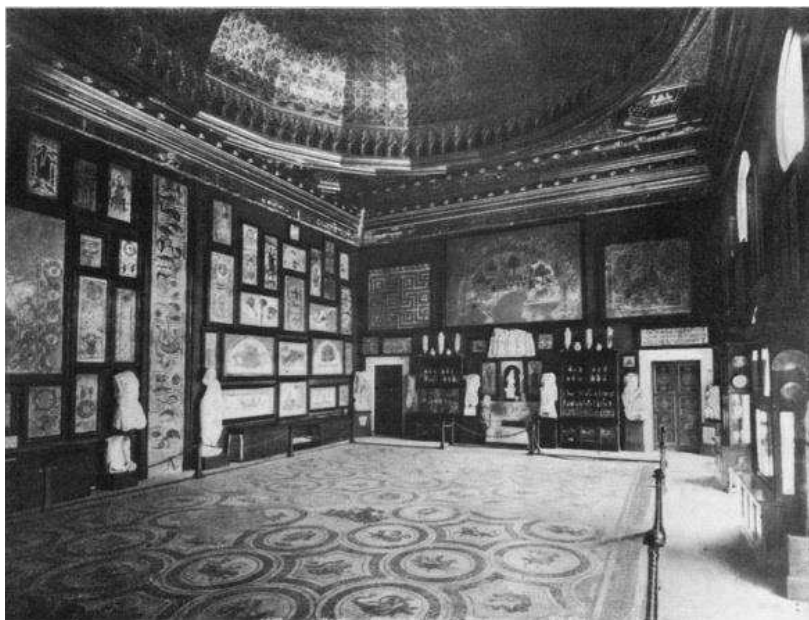
l'indépendance, le nom des rues a été changé pour correspondre à l'identité tunisienne. Je dois donc me munir d'un plan ancien, datant de l'époque coloniale. Au cas où les bouquinistes tunisiens n'en disposeraient plus, j'en consulterai un à la bibliothèque de Souk-el Attarine, la bibliothèque nationale, installée dans le quartier de La Médina. Sur Internet, je trouverai également les indications nécessaires. Je visiterai avec beaucoup d'émotion le quartier de Bâb el-Khadra qui a été rénové et qui ne ressemble plus à celui où les Maltais vivaient en masse entre les deux guerres. Le patio où je suis né a été rasé pour moderniser la ville de Tunis, il était situé à la Place des légumes. Non loin de là, le Lycée Carnot est toujours présent à la rue Guynemer. Il a changé de nom et s'appelle désormais le Lycée Bourguiba. C'est ce lycée qui m'a fait entrer dans la langue et la culture françaises, une institution coloniale qui m'a ouvert les portes de la France et appris le laïcisme favorisant le vivre ensemble. Ma promenade dans Tunis, je la pousse jusqu'à la rue des Salines où se trouvait l'atelier de charronnage de mon grand-père paternel ; je me dirige ensuite vers la rue Souk-bel-Khir où mon père exerçait son métier de charron, j'aboutis à l'avenue Roland Garros, devant l'un des fondouks où logeaient mes grands-parents maternels qui s'en servaient également de remise pour leurs fiacres et leurs chevaux. C'est dans ce quartier arabe de la ville de Tunis que les Maltais s'étaient regroupés et avaient cohabité avec les Tunisiens. Je n'y ai pas réellement vécu, mais, lorsque je m'y promène, j'assume l'identité maltaise de mes ancêtres. Je me demande parfois pourquoi les Maltais de Tunisie, installés en France, ont fait l'impasse sur leur histoire tunisienne. J'aime bien retrouver mes origines maltaises étrangement mêlées à mes sources tunisiennes. Je m'éloigne finalement du quartier de Bâb el-Khadra pour entrer dans ce qu'il était convenu d'appeler la ville européenne. Où croyez-vous que je me dirige ? Vers le Café de Paris qui fait l'angle de l'avenue Habib Bourguiba et de celle de la Liberté, ce fameux café, un lieu de rendez-vous obligé de tous les Tunisois, fiers de l'être. C'est à la terrasse du Café de Paris que je m'installais — lorsqu'il faisait beau — pour jouer à l'écrivain: pendant des heures et des heures, je noircissais des pages et des pages, me donnant l'illusion heureuse d'écrire un roman philosophique ! Encore étudiant, j'étais convaincu que je serais plus tard un auteur célèbre comme Jean-Paul Sartre dont j'appréciais la théorie sur l'existentialisme. Il avait

composé son chef-d'œuvre « La nausée ». Moi aussi, je divulguerais mes idées philosophiques en écrivant des romans. Je ne suis pas entré au Café de Paris, j'ai préféré poursuivre mon chemin.

Où va me conduire l'avenue de la Liberté que j'emprunte ? Elle est longue, cette avenue. Elle me semble interminable. Je me rassure en me disant qu'elle finira par aboutir quelque part. Ce n'est tout de même pas une avenue sans fin. J'arrive finalement à Place de la République. Dans mon souvenir, il n'existait pas, à Tunis, une place portant ce nom. Peut-être que le mot « république » est désormais transcrit en caractères arabes depuis l'indépendance tunisienne : « jumurriya ». La Tunisie, très francophone, avait pris la précaution d'écrire tous les intitulés de rue ou de place en arabe et en français : ce bilinguisme était à l'honneur d'un pays arabo-musulman qui ne reniait pas l'apport français, même s'il était d'origine coloniale. Quel ne fut pas mon étonnement en découvrant que je me trouvais Place de la République, dans le neuvième arrondissement de Paris ! En empruntant l'avenue de la Liberté à Tunis, je suis arrivé à Place de la République en France. Je suis passé d'un pays à l'autre sans m'en rendre compte physiquement.

Installé dans mon fauteuil à bascule, j'ai envie de me laisser bercer par des souvenirs empruntés dans les livres d'histoire : le Bardo évoque évidemment le traité de 1881 qui lia le destin de la Tunisie à celui de la France pour une période de quatre-vingts ans au terme de laquelle l'indépendance tunisienne fut acquise. Ce fait historique ne doit pas cacher la beauté légendaire du lieu telle qu'elle a pu être décrite par des voyageurs français du siècle dernier. Un décor des Mille et une Nuits faisant du Bardo une sorte d'éden. A quelques kilomètres de Tunis, sur plusieurs hectares, furent bâties de somptueuses maisons princières au milieu d'espaces verdoyants privilégiés par l'eau et le soleil. Ce sont les beys de Tunis qui sont à l'origine de cet écrin de verdure assimilée à une oasis. Je me laisse aller à la rêverie : je me représente le Bey, empruntant avec son fiacre royal la route empierrée conduisant à son magnifique palais pour y donner de fastueuses réceptions à l'occasion de fêtes musulmanes. Je m'imagine aussi les splendeurs passées de l'époque beylicale. Des appartements d'apparat princier, des salles d'honneur où s'alignent

majestueusement les portraits des derniers beys de la dynastie husseinite, des salles de cérémonies officielles avec des fauteuils dorés sous des baldaquins rouges, des salles de condamnés à mort où la justice beylicale était rendue souvent de manière arbitraire, des appartements féériques pour les belles princesses de la cour beylicale. Des cours de marbre, des salons des glaces, des patios de harem où de jeunes mauresques attendaient d'être honorées par les dignitaires du royaume, des kiosques de repos où des esclaves noirs agitaient nonchalamment des chasse-mouches géants pour vous donner un peu de fraîcheur. Pour accéder à ces luxueuses demeures aux plafonds dorés et aux lambris de marbre de Carrare, il fallait gravir les marches de l'escalier où six lions blancs, figés sur chacune des rampes, vous observaient de façon débonnaire, semblant monter la garde avec les soldats du bey dont la caserne est toute proche.



Palais du Bardo en 1908 – grande salle de la mosaïque de Sousse

Le magnifique palais du Bardo est devenu le musée national du Bardo, célèbre dans le monde entier, par la richesse de ses collections qui reflètent l'histoire de la Tunisie. Le terme de Bardo participe à ce décor féérique, il fait référence aux jardins du Prado du temps de la splendeur musulmane de l'Andalousie. C'est un émerveillement de découvrir la profondeur historique du passé tunisien à travers ce musée syncrétique. Les périodes, préhistorique,

puisque, grecque, romaine païenne, paléochrétienne et arabo-musulmane, renaissent au rythme de la visite des 6 départements qui les structurent. C'est au Général Khaznadar, un grand réformiste tunisien, que revient le mérite d'avoir décidé de la transformation de ce palais beylical en un musée national ; le Protectorat français s'en chargea entièrement, sa démarche implicite étant de faire resurgir le passé chrétien de la Tunisie romaine. Dès l'accession à l'indépendance, les autorités tunisiennes ont installé leur parlement national sur le site du palais du Bardo. L'originalité de ce musée, c'est la prise en compte des présences juive, chrétienne et musulmane au cours des siècles. Un lieu de mémoire reflétant toutes les cultures du bassin méditerranéen. L'Islam est dans la continuation de l'histoire tunisienne, contrairement à ce que veulent faire croire des intégristes musulmans convaincus d'une rupture radicale avec les religions qui l'ont précédé.

L'inauguration officielle du Musée national du Bardo se déroula le 7 mai 1888. Si elle tendait à présenter cette réalisation comme le symbole du colonialisme français triomphant, elle eut cependant le mérite de donner une impulsion nouvelle à des fouilles archéologiques qui se sont perpétuées avantageusement depuis l'accession à l'indépendance. Elles font revivre la mosaïque des peuples aux origines très diverses, qui se sont succédé au cours des siècles, c'est-à-dire les Berbères, les Phéniciens sémitiques, les Romains, les Vandales germaniques, les Byzantins, les Arabo-musulmans, les Siculo Normands, les Hispano-mauresques, les Turco-Balkaniques, les Caucasiens et les différents Européens islamisés. Les collections proviennent du sol tunisien et reflètent ainsi de manière authentique l'histoire du pays, ce qui n'est pas le cas de la plupart des musées dans le monde. Cela constitue un incomparable instrument pédagogique pour la connaissance historique et artistique d'une nation. Me vient subitement à l'esprit la Mosaïque romaine de Sousse, celle représentant Virgile, composant l'Énéide, inspiré par deux muses : Clio et Melpomène. Une magnifique mosaïque datant de la fin du 2^e et du début du 3^e siècle apr. J.-C., je l'avais découverte à l'occasion d'une visite organisée par l'un de nos professeurs du Lycée Carnot de Tunis. Je m'en souviens encore, car nous étions en train d'étudier l'Énéide en classe de latin, je m'interrogeais sur ce poète, et j'eus la surprise de le « rencontrer » dans l'une des salles du musée.

Rencontre à travers un objet artistique, ce qui le rendait plus vivant que les mauvaises reproductions photographiques en noir et blanc de nos livres scolaires ! Est-ce cette rencontre virtuelle qui m'a fait aimer ce poète et obtenir les meilleures notes en version latine ? Sans doute que oui ! Je tremble à l'idée que c'est dans la salle des antiquités romaines qu'a eu lieu l'attentat : Virgile en aurait-il été victime ? Je suis rassuré, lorsqu'une radio locale annonce que la fusillade s'est produite dans celle dédiée à l'art oriental ottoman. C'est une façon de parler, car cette salle magnifique raconte la Tunisie beylicale liée à l'Empire ottoman.